QUATRIÈME ANNÉE. — N° 136 DIX CENTIMES DU 3 AU 9 JUILLET 1898.

LE LIBERTAIRE

Journal Hebdomadaire paraissant le Samedi

ABONNEMENT POUR LA FRANCE
UN AN . . . . . 6 francs.
SIX MOIS . . . . . 3 —
TROIS MOIS . . . . . 1 fr. 50
Adresser tout ce qui concerne le journal à « M. l'Administrateur. »

ADMINISTRATION & RÉDACTION
Rue Flocon, 10, PARIS.
Bureaux ouverts tous les jours, de 5 heures à 7 heures du soir

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER
UN AN . . . . . 8 francs
SIX MOIS . . . . . 4 —
TROIS MOIS . . . . . 2 —
Adresser tout ce qui concerne le journal à « M. l'Administrateur. »

PAYÉS, VENDUS.... OU QUOI ?

Par des explications bien nettes et sans acrimonie, il est peut-être utile d'élucider certains sous-entendus, de dissiper quelques équivoques et de calmer aussi, je dois le dire quelques susceptibilités trop vives.

Je veux parler de ce qu'on a été tenté d'appeler — bien injustement d'ailleurs — les « dessous » de notre campagne d'Algérie.

Se retrancher derrière des arguments spécieux serait chose facile et nous pourrions dire, avec quelque raison, qu'étant anarchistes pour nous-mêmes et non pour les autres, que n'ayant reçu et ne voulant recevoir de mandat de personne, nous ne devons de compte à personne. Mais si l'on n'est pas révolutionnaire *pour* les autres, on l'est *avec* eux. J'estime que la propagande, étant d'intérêt commun, est soumise au droit de critique de chacun et que nous nous devons des éclaircissements réciproques sur tel ou tel fait pouvant influencer l'impulsion donnée *avec le concours de tous* sur la marche en avant générale.

C'est à ce titre qu'il me plaît de donner pour l'instant ces quelques lignes d'explication, quitte à les corroborer plus tard, si besoin était.

J'ai été de ceux qui sont allés en Algérie pour chercher à combattre le brigandage clérical-antisémite et faire ma petite part de besogne anarchiste.

Et je dois l'affirmer : avant et pendant cette campagne, mes camarades et moi n'avons eu à subir, comme bien on peut penser, aucune condition, aucune capitulation et de compromission d'aucune sorte.

Pour employer le langage électoral : nous n'avons eu *à faire le jeu* de personne — seulement le nôtre. Et, j'en appelle à mes partenaires, était-ce parce qu'il était restrictif de tous tripotages, notre jeu fut passablement dur à tenir.

Mais qu'on échappe difficilement à la médisance !

Des camarades — et des meilleurs — ont insinué, disons les mots sans les mâcher, que nous avons dû être payés, et, qui sait, peut-être même vendus.

Il ne s'agirait pas de juger de haut et sans appel. Le différend est peut être après tout une simple affaire de vocabulaire.

Payés ?

Si le fait d'avoir accepté d'un camarade la somme à peine suffisante pour couvrir les frais d'un voyage dispendieux (somme si insuffisante que nous avons tous dû la parfaire de notre poche) suffit pour mériter le qualificatif de *payés*, non seulement je ne réprouve pas le terme, mais je le revendique hautement.

Mais que voilà une façon peu ordinaire de passer à la caisse : empocher du déficit. Les voilà bien les hommes pratiques !

Seulement, à mon tour, il me sera bien permis de le demander aux plus récalcitrants, aux plus puritains :

Qui, dans de semblables conditions, n'est pas payé dans la société actuelle ?

Qui, pour favoriser ses aspirations, réaliser son idéal, vivre sa vie enfin, n'est pas soumis à l'obligation de se procurer de l'argent ? Quel est celui d'entre nous qui échappe à cette nécessité ?

Tel écrivain, tel journaliste n'en quémande-t-il pas pour créer ou faire vivre un journal, éditer ses écrits ?

Tel partisan d'une idée nouvelle, colonisation ou école libertaire, ne doit-il pas chercher à s'en procurer pour réaliser son idéal, faire prendre corps à ses conceptions ? Doit-il hésiter à faire l'exposé de son projet, à demander l'appoint pécuniaire à quiconque de bonne volonté ?

Et nous tous, anarchistes essentiellement anticapitalistes, ne sommes-nous pas chaque jour dans la nécessité d'accepter de l'argent *quand même* pour nous débattre contre les nécessités du moment, agrandir notre sphère d'activité, étendre le rayonnement de notre influence. Ne sommes-nous pas, nous les antimonétaires par excellence, liés à la stricte nécessité d'accepter quelquefois la monnaie du salaire pour combattre les millions du capital ?

Et, dans ces conditions, je le demande à nouveau, qui ne l'est pas — *payé* — dans la société actuelle ?

Allons, là-bas, levez la main ! — Tiens, personne.

Vendus, alors ?

Allons donc !

Des anarchistes ne se vendent pas.

Est-on vendu lorsque le contrat de vente, même tacite, même sous-entendu, n'existe pas ?

Est-on vendu lorsqu'on se voue à une entreprise sans capitulation de conscience aucune ?

Est-on vendu lorsqu'on ne se salit les mains à aucun tripotage ? Est-on mercenaire lorsqu'on ne cède aucune parcelle de ses convictions, lorsqu'on ne trafique en rien, absolument en rien de ses sentiments ?

Mais nous n'allons point jusqu'à penser que les bonnes âmes poussent l'insinuation jusque là. Ce ne serait plus user du simple droit de critique, mais abuser d'une malveillance qu'alors nous aurions le droit de repousser du pied.

Pour le cas qui nous occupe, les documents sont là, pour ceux qui seraient tentés de douter, irréfutables. En compulsant la collection du *Télégramme Algérien* (20 avril-6 mai), les plus méticuleux pourront être rassurés.

Ils trouveront, sous la plume enfiellée de nos ennemis, le certificat de bonne vie et mœurs — demandé.

E. JANVION.

SOUS LA LIVRÉE

Domestiques au rabais. — *Du « Larbin », journal des cuisiniers et domestiques :*

« Ce qui prouve bien que les maîtres ne considèrent les domestiques que comme des animaux de luxe et de parade, c'est la diminution des gages qu'ils font arbitrairement subir aux serviteurs et servantes qui ont le malheur de ne pas avoir été gratifiés par dame Nature d'un physique parfait.

« Une fille de chambre a beau être intelligente, active, bonne lingère, si elle est bossue elle subit une diminution de 30 francs sur ses gages mensuels.

« Les borgnes, ça vaut 20 francs de moins par mois.

« De grosses lèvres et la bouche un peu tordue, 15 francs de perte pour l'intéressée, etc.

« Lorsqu'on prend le mari et la femme, et que celle-ci est enceinte, « on n'arrive « plus à s'entendre pour le prix. »

« Lorsqu'une dame jalouse de son mari prend un laideron à son service, cette laideur lui est utile, « elle devrait la payer « très cher, et c'est tout le contraire qui a « lieu. »

Jugeurs. — *Voici comment s'y est pris le procureur qui a fait condamner Ravachol pour obtenir plus sûrement sa tête. Il faisait intercepter toutes les lettres destinées aux jurés, et il ne leur laissait parvenir aucune de celles qui leur avaient été adressées par des compagnons et qui pouvaient avoir quelque influence sur ces « douze hommes libres. »*

Du reste, MM. Lallier et Vonoven, dans leur « Histoire des erreurs judiciaires », nous apprennent que le ministère public récuse systématiquement tous les jurés qui, par leurs tendances politiques, même simplement libérales, pourraient avoir quelque sympathie pour l'accusé.

Les notes de police détaillées signalent un tel comme lecteur du « Petit Journal », opportuniste, conservateur éclairé, jouissant d'une situation aisée : excellente recommandation

S'il s'agit d'un simple radical, déjà on incline à l'éliminer.

Ces coupes sombres se pratiquent pour une affaire assez anodine, une escroquerie par exemple : que doit-ce être dans un procès à tendance sociale comme celui d'Etiévant ?

Aucun ouvrier dans le jury, ni même en général aucun intellectuel. Zola qui, étant juré, a eu le malheur de se montrer quelque peu indépendant, en se retirant de dégoût dès la quatrième séance, n'a jamais plus eu l'honneur d'être de cette illustre assemblée.

Maîtres-Chanteurs

L'article que le directeur du *Libre-Mensonge* a intitulé « Etiévant » et auquel j'ai répondu en partie, il y a huit jours, vaut la peine qu'on y revienne afin de s'expliquer une fois pour toutes et de mettre à nu l'ignorance et la mauvaise foi de M. Drumont.

J'ai prouvé qu'ayant toujours mené campagne — et j'ai dit pourquoi — contre la doctrine incohérente de l'antisémitisme, nous n'avions pas plus à nous vendre aux juifs que ceux-ci n'avaient à nous acheter. J'ai défié Drumont et sa bande de faire la preuve de leurs dires, d'indiquer un anarchiste qui ait fait œuvre de vendu.

Le *Libre-Mensonge* n'a pas pipé mot ; il reste sur sa calomnie et il la répétera tant et tant qu'il se trouvera à la fin des gobeurs pour y ajouter foi.

Ce procédé n'est pas nouveau ; en digne fils de l'Eglise, M. Drumont en use et en abuse. Ça le regarde.

Ce dont il abuse également, c'est des quelques lignes favorables aux anarchistes que publia le *Libre-Mensonge*, lors du procès des Trente.

A ce propos, Drumont et sa clique vont jusqu'à accuser les libertaires de noire ingratitude et, dans la collection d'ingrats que nous formons, ces braves gens daignent m'accorder une place de faveur

Eh bien ! il y a là une légende — sorte de chantage à la reconnaissance — qu'il importe de détruire une bonne fois. Il n'est pas contestable que, à l'occasion du procès des Trente, le *Libre-Mensonge* ait plaidé la cause des accusés qu'on voulait envoyer au bagne. Mais il est faux que le journal antisémite ait été le seul à nous défendre : *l'Intransigeant, la Petite République, la Lanterne, le Radical, la Justice, l'Eclair, l'Autorité*, la feuille de Cassagnac lui-même, bref, tous les journaux qui n'étaient pas, à cette époque, inféodés à la politique des Dupuy, des Raynal, des Casimir-Périer, ont protesté (et d'aucun avec plus de véhémence encore que le *Libre-Mensonge*) contre le ridicule et odieux procès de tendance qui nous était fait.

Etait-ce par sympathie pour les compagnons impliqués dans cette affaire que le journal de Drumont protesta ? Evidemment non C'était pour des raisons qui nous dispensent de toute gratitude : c'était pour faire pièce au ministère ; c'était aussi pour se donner des allures libérales ; c'était enfin parce que les deux principaux accusés, Grave et moi, étaient défendus par deux avocats bien vus au *Libre-Mensonge* et dont l'un : Me de Saint-Auban est tout à fait de la maison.

Néanmoins, acquitté et remis en liberté, non parce que le *Libre-Mensonge* avait, comme il le dit, pris ma défense, mais parce qu'il avait été impossible d'établir notre culpabilité, je crus bon de remercier les journaux qui s'étaient montrés favorables à notre acquittement. C'était simple politesse.

Mais cette démarche de pure délicatesse, peut-elle, doit-elle m'enchaîner ? Allons donc !

Professer et soutenir une telle opinion serait le moyen le plus commode de se débarrasser de ses adversaires.

Il suffirait de se montrer favorable à un ennemi dans une circonstance qui permet, en même temps, de satisfaire sa haine politique ou de servir ses intérêts propres, pour être en droit d'exiger par la suite de cet ennemi qu'il soit à tout jamais désarmé et ligoté par la gratitude !

Théorie étrange, à la vérité, et qui prouve une fois de plus que lorsque ces individus font mine de vous servir, c'est toujours parce qu'ils ont quelque chose à y gagner.

Quand nous aidons quelqu'un, nous autres anarchistes, ce n'est point pour acquérir des droits à sa reconnaissance et en spéculer sous la forme « chantage », c'est parce que nous avons plaisir à rendre service et nous considérons qu'il ne nous est rien dû.

Mais en voilà assez sur ce peu intéressant sujet J'espère que les plumitifs du *Libre-Mensonge* se tiendront pour dit que je ne leur ai jamais rien dû, que je ne leur dois rien et que je suis bien décidé à les combattre dans l'avenir comme je l'ai fait depuis plusieurs années.

Ils pourront prétendre que je suis un ingrat et M. Drumont écrira que, en organisant des guet-apens (!!!) contre lui, je ne fais pas preuve d'une belle âme. Je continuerai à penser que j'ai l'âme moins sale, moins laide et moins noire que celle de M. Drumont et à ceux qui me traiteront d'ingrat, je répondrai par l'épithète de maîtres-chanteurs.

SÉBASTIEN FAURE.

Ah, chic alors !

C'est avec grand ravissement, nous n'en doutons pas, que les patriotes « aux yeux constamment tournés vers l'Est » détourneront un instant leurs précieuses mirettes des bornes sacrées de la frontière pour les reporter sur ce stupéfiant entrefilet du *Petit Idiot* (29 juin 1898) :

ILES BRITANNIQUES

Londres, 28 juin.

L'arsenal de Woolwich fabrique actuellement une nouvelle balle pour remplacer les *dum-dum* dont l'emploi au Soudan a soulevé des protestations parmi les *nations civilisées*, surtout en France, et les balles Lee Meetford qui ne produisent pas de *blessures assez graves*.

L'arsenal de Woolwich fabrique actuellement une nouvelle balle pour remplacer...

Chic, alors

Voilà qui est bath !

Grâce aux protestations des nations *civilisées*, on ne tuera plus enfin à la *dum-dum*.

Pas assez graves, les blessures et les troubades ne crèvent pas assez vite — selon les lois d'humanité

Car il faut crever, selon les prescriptions de l'humanité, en deux temps et trois mouvements

Plus vite que ça, nom de Dieu !

Rien d'étonnant à ce que la clientèle du militarisme ait rouspeté et à ce que ces excellentes *nations civilisées* aient protesté.

Tels les abonnés du *Figaro* qui ont imposé au bon et loyal de Rodays « le bon et loyal journalisme », tels les abonnés au drapeau réclament de bonnes et loyales blessures.

Car il y a, paraît-il, de bonnes et loyales blessures — des blessures qui *soulèvent des protestations* et d'autres qui n'en soulèvent pas.

Vous ne voulez plus de cadavres à la *dum dum*, s'écrient les patriotes anglais ? — Oh non, alors ! répondent en chœur les nations *civilisées*. — A votre goût, incline l'Anglais, on vous accommodera ça à la Lee Mettford, à votre choix.

Charmants Anglais !

Sont-ils chics ces Anglais !

Et ces nations *civilisées* ?

Epatantes, ma chère, les nations civilisées !

LE PÈRE POUPARD.

Ceux qui sont pour l'Espagne

Les gens de sensibilité délicate qu'émeuvent les atrocités de la guerre ont l'occasion belle de faire montre de la bonté de leur âme — le conflit cubain leur fournit un thème riche en variations humanitaires.

Ils ressentent vivement et dépeignent avec éloquence l'horreur des champs de bataille, l'aveugle cruauté des bombardements.

Ils prêtent aux mères des malédictions terribles contre la guerre ; la guerre, ce retour à la barbarie, ce reste de l'ancestrale sauvagerie, la guerre, stupide faucheuse d'hommes, moissonneuse de l'humanité en fleur, que de poètes ont pincé leur lyre pour te honnir et prêcher la haine de toi au nom de la pitié !

La guerre ? nous ne voulons pas en vanter les vertus, nous ne sommes pas suspects de tendresse pour la gloire des victoires et celle non moins honorée des défaites, on aurait tort de nous taxer de parenté étroite avec les tigres, mais nous renonçons volontiers à tenir notre partie dans le chœur des chantres de la paix.

La guerre de Cuba nous ravit, nous l'avons souhaitée et nous espérons qu'elle durera jusqu'à ce que l'Espagne ait cessé de se débattre. Hardi les cubains, bravo oncle Sam, tapez dur et longtemps, ce serait un crime de lâcher prise, d'accepter des excuses, d'avoir un mouvement de compassion ; ne pas faire quartier, être sans pitié c'est être bon, c'est être humain. Donnez nous l'exemple des consciences robustes qui savent ce qu'elles veulent et vont jusqu'au bout de leur volonté : imparfaire votre œuvre serait non-seulement être dupe, ce serait être complice des méfaits et des attentats auxquels votre adversaire consacrerait certainement ce que vous lui laisseriez de force et de vie.

Le faible des lutteurs pour la liberté a toujours été d'être magnanime dans la victoire, et la force des tyrans d'être implacables dans la répression.

Quant aux bons apôtres qui gémissent sur les conséquences de la lutte et, des larmes de crocodile dans les yeux, font des vœux pour la paix, laissez-les implorer l'intervention du vieux chacal du Vatican et appeler les roueries diplomatiques à leur secours ; ils ont beau se déguiser et contrefaire leur voix, nous les connaissons, ils sont de la race des vampires et des loups ; ils veulent donner le change pour sauver leurs compères ; ils nous prient d'épargner les bourreaux parce qu'ils sont bourreaux eux-mêmes ; ce sont généraux, financiers et cléricaux, le trio oppresseur et sanguinaire dont périt l'humanité européenne.

La guerre de Cuba est infiniment moins

atroce, moins douloureuse, moins meurtrière que la guerre économique que font les capitalistes au prolétariat désarmé et exténué : leurs champs de bataille sont partout, partout leurs ambulances sont trop petites comme leurs prisons où ils jettent par au plus de cent mille condamnés rien qu'en France.

Demandez à l'innombrable armée des meurt-de-faim si leur sort n'est pas plus terrible que celui des assiégés de la Havane ou de Santiago, demandez aux vaincus du capitalisme, aux victimes de la bourgeoisie si mourir de misère n'est pas plus pitoyable que de succomber sous les balles et les obus ?

C'est trop insolente ironie d'entendre s'écrier pour l'humanité ceux-là mêmes qui la martyrisent chez eux de la manière la plus révoltante : pour croire à la douceur de leur âme, à la bonté de leur cœur, il faudrait au moins qu'on en ait vu la couleur, jusqu'à présent ils n'ont fait preuve que de férocité.

C'est encore être féroce que de demander aux Etats Unis de faire grâce à la monarchie espagnole.

Ludovic Malquin.

LETTRE D'ÉTIÉVANT

Notre collaborateur Sébastien Faure à reçu de noire ami Etiévant la lettre suivante :

AVIS

Les détenus ne peuvent écrire qu'à leurs proches parents et tuteurs, et seulement fois par mois, à moins de circonstances exceptionnelles. Ils peuvent être temporairement privés de correspondance.

Ils ne doivent parler que de leurs affaires de famille et de leurs intérêts privés. Il leur est interdit de demander ou de recevoir des aliments ou des timbres-poste. Ils ne peuvent envoyer ou recevoir des secours que sur l'autorisation expresse du Directeur : les secours en argent doivent leur être adressés soit en billets de banque par lettres chargées, soit en mandats-poste au nom du greffier-comptable : les secours en nature ne peuvent consister qu'en menus objets de corps, comme gilets de flanelle, tricots et chaussettes.

La correspondance est lue, tant au départ qu'à l'arrivée, par l'administration, qui a le droit de retenir les lettres.

Les familles peuvent adresser leurs lettres au Directeur, sous enveloppe affranchie, mais elles ne doivent recourir à aucun autre intermédiaire.

Les visites ont lieu au parloir le

; les visiteurs doivent être munis d'une pièce constatant leur parenté.

Le 25 juin 1898.

Nom et prénoms Etiévant
N° d'écrou *Atelier*

Mon cher Faure,

Je te remercie de ton envoi et de ta lettre. Cette attestation de ton bon souvenir m'a été très agréable, mais je ne pense pas que l'argent me soit bien utile. Comme il me restait une vingtaine de francs et que je ne dépense que cinquante centimes par jour, j'espère bien ne jamais manger tout cela. Voici dix jours que je suis condamné et je crois que quand il y en aura autant de fait, je ne serai pas loin de rentrer dans le grand tout.

J'attends patiemment la fin de mes souffrances qui maintenant ne saurait tarder, et en attendant je passe mon temps à bouquiner, à philosopher à part moi.

Encore un peu de patience et tout sera fini pour moi. Ce n'est pas là un état désagréable, au contraire, car si l'on y réfléchit bien la question n'est pas de savoir si je mourrai ou non puisque la chose est évidente, mais bien si je souffrirai longtemps ou non et t'avouerai que la perspective de longues années de souffrances ne me charme nullement.

J'espère donc ne pas mettre ta bonne volonté à contribution pour les livres que j'avais demandés au cas fort impossible, comme je le disais, où je n'aurais pas été condamné à mort.

Je comptais en effet neuf chances sur dix pour la condamnation à mort. Je courrais donc peu de risques et maintenant je suis bien assuré de l'affaire; nos gens se berçant volontiers du vain espoir de guillotiner les idées avec les hommes. Je ne t'en remercie pas moins de ta bonne volonté que je mettrais à contribution si, par malencontre, on se ravisait.

Je te serre cordialement la main et souhaite à tous bon courage.

G. Etiévant.

Les crapuleries du Van Cassel

Le Van Cassel finira par dépasser en canaillerie son petit patron Buloz.

Pour avoir sa victime et la prime, ce pourvoyeur de bourreau — comme tout robin qui se respecte — n'hésite pas, en plein fourré du code, à employer les plus honteux traquenards pour détrousser la vérité.

Pourquoi s'en étonner ?

La justice des guillotins, comme leur politique peut-elle vivre autrement que de mensonges, de guet-apens, de chausse-trapes? Imbécile victime perpétuellement traquée dans les champs-clos occupés par ces bandits, l'agneau panurgien ne remarquera donc jamais notre écriteau indicateur : Ici et là, il n'y a que des pièges de loups ? ..

Or donc, après s'être complu misérablement au récit magistralement amplifié de la vengeance d'Etiévant sur les chiens de police, après avoir avidement remué sa langue d'aspic dans les plaies à peine cicatrisées, après avoir dramatisé, comme à plaisir, d'imaginaires péripéties, ce spadassin de toque, s'adressant aux douze rizpain-sel du jury, s'écria dans une envolée pathétique :

La bombe et le poignard, voilà leurs arguments de sociologie libertaire!

Cette trouvaille de réquisitoire haineux, essentiellement crapuleuse et habilement commentée dans la suite, produisit l'impression tant désirée sur les douze « négociants » qui n'ont guère lu, eux, en sociologie comme en tout, que les cornets de papier dans lesquels ils enveloppent, pour leurs clients, le caramel et les épices...

La bombe et le poignard des arguments de sociologie libertaire ?

Voyons donc, nous aussi, au hasard de l'histoire, quelques arguments de sociologie autoritaire.

Car si le Van Cassel peut rayer des existences, il est une chose, par exemple, qu'il ne saurait rayer : la vérité de l'histoire.

La vérité, ainsi que l'amour, ô sbire de prétoire, défie embuscades et couperets de spadassins.

Or, sans remonter bien haut, ci-contre ces légers documents qui nous montrent :

Que se chiffrent par *centaines de milliers* les victimes des fusillades, noyades, guillotinades et massacres perpétrés par les bourgeois de 89;

Que des *égorgements en masse* et par fournées furent commis dans les prisons et dans les rues par les septembriseurs et les jacobins;

Que *pendant des mois entiers* le sang coula par torrent pour le baptême de la bourgeoisie aujourd'hui régnante.

Votre sociologie autoritaire, Van Cassel nous apprend en outre :

Que le général des bourgeois Cavaignac, grand'père de votre ministre de la guerre, ajusta, avec plein succès, en 48, ses arguments dits de pacification sociale, sur *quinze mille* poitrines des enfants du peuple;

Que nos bourgeois d'aujourd'hui sont rentrés à Paris, en 1871, en marchant sur *trente mille* cadavres;

Que *des milliers et des milliers* de soldats sont, tous les ans, décimés aux colonies pour « l'honneur du drapeau », ce qui veut dire en bon français de France, pour la rotondité du sac de nos gens de finance;

Que le suicide, la misère et la mort sont *en permanence* dans vos bagnes, usines, casernes et capucinières, toutes mangeuses d'hommes et tueuses d'énergie...

Que vos arguments misérables parce que bourreaucratiques ne sont que des coupe-jarrets d'assassin payé à tant la tête...

Puisque vous voulez des comptes, Van Cassel, il vous faudrait, voyez-vous, déposer votre bilan avant la faillite. Vous pourriez ne pas « faire honneur » à nos créances.

La bombe et le poignard des arguments de sociologie libertaire ?

Installez donc un peu vos cadavres.

Que nous installions les nôtres.

Pour voir!

E. J.

En raison de l'abondance des matières l'article de notre collaborateur Charles Malato est renvoyé au prochain numéro.

ARGUMENTS POUR CLÉMENCEAU

C'est avec un réel plaisir que j'ai lu votre article « l'Auge », paru dans un numéro récent de l'*Aurore*.

Vous avez su sortir de la norme habituelle des journaleux de feuilles à fort tirage, de la banalité coutumière chère aux écrivaillons boulevardiers, vous avez repoussé le fard hypocrite de tous ces Bérengers de presse qui crient à l'impudeur dès qu'ils aperçoivent la vérité toute nue, vous avez parlé en homme qui a soif du connaître et du mieux vivre.

Mais il reste cependant à éclaircir certains points que vous avez laissés dans la pénombre et pour lesquels vous semblez refuser un éclaircissement qui vous gêne.

« Etiévant prétend qu'il n'a aucun droit sur personne dites-vous, et Etiévant a jugé, il s'est fait juge, il s'est fait bourreau ». C'est là votre erreur.

Dans un article magistral, votre confrère Urbain Gohier, disait : « Qui dirige un fusil contre ma poitrine, je le tue ». C'est là, l'acte d'Etiévant. Il n'a pas jugé, il ne s'est pas fait bourreau. Il s'est défendu. Tout simplement.

Il n'a pas jugé, mais il a dit : Voilà une société qui, par son organisation faussée, sa hiérarchie sociale, sa monopolisation des produits, me fait souffrir, fait souffrir les miens, mes proches, tous ceux qui m'entourent. A l'hospice, loin des siens, mon père se meurt abandonné. Mon frère ne trouve pas à louer ses bras. Moi, je suis traqué, tel un loup. Pas d'issue. C'est la misère ou la mort. Que faire ? — Se défendre. Et il a frappé.

Le revolver de la police sous la gorge, il a tâché de terrasser son adversaire. Voilà tout.

Dans votre société, l'homme trotte de gîte en gîte, tel le malheureux lapin, décrit par notre ami, poursuivi par le chasseur impitoyable. Et lorsque le lapin est tué, vous avez l'aplomb de vous écrier : c'est le lapin qui a commencé....

Toujours le droit du plus fort exalté par « les plus forts » que vous avez flagellés si bien dans votre dernier livre.

Il eût été heureux, Monsieur Clémenceau, de vous voir traiter la question sous cet angle ; il nous eût été agréable, à nous anarchistes, de voir votre talent mis au service de cette cause de justice et de montrer qu'elle n'est pas aussi avilie cette foule qui possède encore dans son sein de tels hommes sachant mourir avec cette âpre énergie dans le geste magnifique de semeurs montrant aux autres la route de l'action et du mieux-vivre.

Albert Libertad.

Je viens de lire dans *l'Aurore* votre article intitulé « l'Auge ». Il en ressort beaucoup de talent, mais comme votre logique se ressent de votre passage au Palais-Bourbon ! Vous reconnaissez avec nous qu'il n'est pas de meilleur dessein que celui qui consiste à vouloir « se délivrer de toutes les forces conjurées contre l'individu » Mais vous ne pouvez vous expliquer l'acte d'Etiévant. Bien plus, vous le condamnez. Et voici vos arguments.

« Dans une lettre, Etiévant dit qu'il n'a aucun droit sur personne et que nul n'a de droit sur lui. C'est vrai. Mais alors, de quel front a-t-il pu s'arroger le droit de vie et de mort sur deux malheureux ? »

La loi en le condamnant au bagne perpétuel prenait *des droits*. Etiévant s'est défendu en s'emparant de ceux qu'elle lui laissait. La mort pour lui était préférable au supplice. Et vous vous étonnez que de deux maux notre camarade ait choisi le moindre ?

Vous le comparez à celui que vous appelez l'anarchiste Galilée. Et vos sympathies vont à ce dernier. Vous êtes probablement de ceux qui présentent la joue droite quand on les giffle sur la gauche. Qui sait ? Serait-ce pour vous la formule du progrès. Quant à nous, nous préférons le geste de défense et de libération. A la lâche passivité, à l'opprobre, à l'hypocrisie, à l'esclavage, à la misère, à la torture, quelques-uns préfèrent la mort et c'est pour faire payer à d'autres la rançon de cette mort que l'anarchiste tue.

« Qu'il parle, mais qu'il ne tue pas » vous écriez-vous ! Comme s'il n'avait pas parlé, celui que vous avez envoyé à l'échafaud ! *C'est pour avoir parlé qu'on l'a acculé à la révolte*. Voilà du cynisme, Monsieur Clémenceau. La parole qui fait vivre (supporter la vie) ce n'est pas celle d'Etiévant, c'est la vôtre; c'est celle de tous ceux qui savent que « derrière les grands mots dont les politiciens nous leurrent il y a ce fait très simple que gouverner quelqu'un, c'est abuser de lui » et qui persistent quand même dans leur métier de politicien.

Non, la parole d'Etiévant ne peut faire vivre. Elle est comme celle de Socrate, de Galilée, de Jean Huss, d'Etienne Dolet, comme celle d'Hébert, de Babœuf, de Blanqui : elle fait mourir.

Vous avez lu les *Déclarations* de notre camarade. Vous auriez, dites vous, des réponses sur beaucoup de points. Et vous ajoutez sans façon : ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Permettez. C'est précisément de cela, rien que de cela. Le reste : des mots, du temps perdu. « On ne peut pas juger les hommes, ni même les actes, à moins d'avoir un criterium suffisant et ce criterium n'existe pas. » Mais dites nous quels arguments vous prétendez opposer à l'idée libertaire, et prouvez-nous que « toute atteinte à notre liberté naturelle, toute contrainte imposée n'est pas un crime qui appelle la révolte » ? Le criterium est à l'étiage de l'autorité usurpatrice. A tout homme de liberté qui réclama légitimement ses droits contre elle, un homme de cœur doit répondre tout net : tu fis bien.

F. Setgas.

Quel est donc cet économiste de carton qui aurait découvert que c'était une loi de nature qui dictait à l'individu de crever de faim devant des stocks énormes d'aliments et des magasins d'abondance, de crever de soif devant des caves pleines ?

. . . . . .

Tout homme porte naturellement en soi l'instinct de la conservation et lorsque son existence est menacée, naturellement il se révolte.

Lorsque votre estomac crie famine, il faut manger, lorsque la soif brûle vos entrailles, il faut boire, lorsqu'une fraction de la société tyrannise, réduit en servitude et affame l'autre fraction, la haine ne peut que grandir dans les cœurs et s'intensifier en révolte.

Voilà pourquoi il y a quelquefois insurrection — malheureusement trop rare — du vendu contre l'acheteur, du spolié contre le spoliateur, de l'esclave contre le tyran.

Votre théorie « de la parole du pardon », Monsieur Clémenceau, ne vaut pas mieux qu'une prédication de curé sur la résignation, l'humilité et autres sornettes que réprouve l'homme libre et digne.

Pardonnez-vous, vous même, lorsque pour une misérable question dite d'honneur vous allez pour la galerie ferrailler avec Drumont.

Parleriez-vous donc, vous aussi, comme les dirigeants pansus qui disent constamment à ceux qui leur entretiennent la panse : faites ce que je vous dis, mais ne faites pas ce que je fais.

Le pardon, voilà dix-neuf siècles qu'on en parle et ceux même qui le prêchent ne pardonnent rien, rien rien.

En voilà assez.

Jean Louis.

LA BOITE A CAFARDS

Il s'est trouvé dans la presse entière une seule feuille assez vile et assez lâche, *le Libre-Mensonge*, pour faire un compte rendu falsifié et de la plus insigne mauvaise foi, au sujet du procès de notre ami Etiévant. Les réponses de notre camarade y sont tronquées comme à plaisir. Notre ami y est traité couramment par le plumitif qui signe Me Daumazy, de « scélérat », de « détraqué », de « dément furieux », de « misérable indigne de pitié », etc.

Et le lendemain du procès, l'infâme directeur de cette infecte gazette à saletés judéophobes et cléricales, Drumont, dans un articulet d'esprit fourbe et d'insinuation jésuitique, prenait prétexte d'Etiévant pour traîner *tous les anarchistes* dans la boue.

Ne perdons pas de vue la boite à cafards du 14, boulevard Montmartre.

Camarades, n'oublions pas.

Tout vient à point, qui sait attendre.

ROBIN ET L'ÉCOLE LIBERTAIRE

Oh ! le temple scolaire sacro-saint de vétusté ! Il craque de toutes parts, on le devine à l'empressement fiévreux avec lequel ses soutiens autorisés ou intéressés hâtent sa démolition ou rebouchent ses fissures.

Les ouvriers de cette seconde tour de Babel ne parviennent pas à s'entendre. L'un demande la truelle, tandis que l'autre lui présente la pioche, et celui-là se sert contradictoirement des deux outils à la fois.

M. J. Lemaître sape impitoyablement le baccalauréat classique pour édifier sur ses ruines l'enseignement moderne et colonial. Quant à M. Bonvalot, il veut bien rebâtir, mais il entend ne rien détruire. Puis arrive M. de Rothschild, avec ses pièces d'or, qu'il offre comme pièces à recoudre les vêtements déchirés et les chaussures béantes des écoliers pauvres de Paris; et, dans ce trou énorme et sans fond, il lance d'un geste de mépris un peu de poudre d'or... 50,000 francs.

Souligner le mal, ce n'est pas avoir trouvé un remède. Parce qu'on aura fait du patriotisme une denrée coloniale, il n'en sera pas moins une denrée homicide et mercantile, fort peu propre à nourrir le cœur et le cerveau de nos jeunes bambins. Et parce qu'on instruira les enfants à célébrer avec un redoublement de ferveur les louanges de Rothschild en particulier, du capitalisme et de la charité en général, cela créera-t-il la première de toutes les égalités, celle de l'école; cela devancera-t il d'une minute l'heure où tous les petits êtres croîtront librement comme des plantes, tous mangeant à leur faim, tous vêtus d'habits confortables, tous développant à l'aise toutes les énergies de leurs intelligences ?

Mais il nous plaît de voir que les riches, les officiels, les *struggle forlifers*, s'essaient à ces mauvais replâtrages.

Bon symptôme, et signal pour les vrais ouvriers que le moment est venu de commencer ou de continuer plus vaillamment que jamais leur saine et virile besogne.

Parmi eux, un des plus hardis pionniers fut Robin, dont les journaux récemment annonçaient le départ pour la Nouvelle-Zélande. Toute tentative en vue d'émanciper et de rénover l'éducation ne saurait que profiter à s'inspirer de son œuvre féconde,

Pendant quatorze années (1880-1894), l'orphelinat de Cempuis a été en quelque sorte entre ses mains un intéressant laboratoire de pédagogie. Et nous sommes sûrs aujourd'hui, pour nous en tenir à cette expérimentation instituée sous nos regards, que l'enseignement peut vivre et ne vit que mieux débarrassé des lisières du dogmatisme et de la routine.

Les petits cancans de concierge, les ignobles déjections de presse, les tracasseries officielles, qui ont coupé court à cette carrière qui s'annonçait si bien, n'ont fait que consacrer d'une façon stable les positions acquises. On ne s'attaque avec tant de force qu'à ce qui est véritablement fort. Les cléricaux, les gouvernementaux, les possédants, les pudibonds, tous les représentants du passé, en se ruant avec cette fureur sur ce nouveau-né d'hier, riche seulement d'avenir et de liberté, n'ont réussi qu'à clamer leur agonie commençante. Qui achèvera ces vivants cadavres ?

La *coéducation des sexes*, ce monstre dont on voulait nous faire peur, s'est trouvée, vue de près, abordable et naturelle c'est bien plutôt l'agglomération unisexuelle de l'école couvent, de l'école-caserne, qui, par comparaison, nous a paru monstrueuse.

Des frères et des sœurs de tous les âges, depuis 5 jusqu'à 16 ans, s'élevant dans une bonne et saine camaraderie; les garçons, sous l'influence des filles, devenant plus doux et plus délicats; les filles, au contact de ces derniers, gagnant des allures plus hardies et un caractère plus énergique : en un mot, une famille élargie, un milieu normal et gai : voilà le tableau réel dont Robin nous a fourni l'heureuse surprise.

De part et d'autre, aucune inégalité foncière dans les aptitudes cérébrales; de simples nuances, fouettant l'émulation. Pas de sensualité prématurée, à part peut-être le cas de l'élève-maître Michu, qui n'a été qu'exceptionnel et qui n'est pas allé plus loin qu'une simple curiosité : les sens émoussés par la fréquentation quotidienne, comme par l'emploi réconfortant des exercices physiques.

On était là comme chez soi, et le *travail* même s'y offrait *sous une forme attrayante*. Par d'habiles interrogations,

RETRO MEDIA

par des causeries animées, par des leçons de choses pittoresques et concrètes, se dissipait l'ennui de l'étude, pour faire place au plus captivant des jeux. A quoi bon, dès lors, le stimulant artificiel des récompenses et des punitions? Y recourir, c'est s'avouer incapable d'intéresser les enfants; et, loin de se déclarer leur maître, on doit encore aller quelque temps à leur école, pour apprendre d'eux cette science difficile et complexe.

A Cempuis, on s'attachait, par tous les moyens, à soulager l'élève dans son labeur. La notation chiffrée de Galin-Paris-Chevé simplifiait l'enseigement de la musique. La sténographie d'Aimé Paris, en transcrivant les mots, tels qu'on les prononce, réalisait la même simplification pour l'orthographe.

L'enseignement était *intégral*, autant qu'il peut l'être dans notre société. Il visait à développer toutes les facultés du cœur et de l'esprit. Mais il tendait aussi à cultiver le corps, par la gymnastique et par une instruction professionnelle d'un caractère général.

Il était *rationnel*, reposant sur des bases essentiellement positives.

On n'enseignait pas aux enfants l'athéisme, à la façon d'un dogme. Mais on ne leur parlait jamais de Dieu, sinon sans doute comme d'une conception ayant joué son rôle et tenu sa place dans l'histoire. Et on inculquait à leur esprit les habitudes saines de la méthode expérimentale Et on était sûr, ainsi, que jamais les rêves confus des métaphysiques et des religions ne viendraient les troubler.

De même, on n'allait pas jusqu'à entreprendre, devant ces jeunes intelligences, une critique en règle de nos institutions qui eût dépassé leur portée. On se bornait à ne pas les fausser par un éloge perpétuel de notre système social. Du reste, par toutes les voies, et notamment par l'histoire et par la musique, on faisait entrer en elles l'amour de la paix, la haine de la guerre et l'idée de la solidarité universelle.

Sur ce dernier point, cependant, Robin a eu le tort de biaiser. Comparaissant en accusé devant le Conseil départemental, il s'est déclaré à la fois internationaliste et patriote, ennemi des armées permanentes et partisan de la nation armée. Parallèlement à la Marseillaise de la paix, il faisait chanter à ses élèves la Maseillaise de la guerre; et, comme un docile instituteur, il leur apprenait l'exercice : « Halte! Par file à droite! Par file à gauche! »

Cette école, idéale par tant de côtés, présentait donc, par certains autres, de fâcheuses ressemblances avec une caserne.

De la caserne, elle avait non seulement les exercices militaires, mais encore la forme de l'internat, un internat, il est vrai, adouci, atténué, mais enfin un internat. Cette existence toujours collective de dortoir, de réfectoire, de caravansérail, si familiale qu'on la suppose, ne peut guère aller sans quelque enrégimentement, sans quelque étroitesse d'éducation.

Il est regrettable que la situation d'orphelins des élèves de Cempuis ne leur ait pas permis de franchir tous les jours les portes de la maison, et d'être plus entièrement abandonnés à eux-mêmes. Il y a plus de risque dans cette liberté sans réserve ou plutôt dans cette transplantation successive en des milieux divers, mais aussi l'apprentissage de la vie s'y fait d'une manière plus large et plus complète.

Notre *groupe de l'école libertaire* ambitionnerait de reprendre, avec ces quelques retouches, et dans la mesure de ses forces, les plans éducatifs si bien tracés et si bien exécutés par Robin.

Plus de replâtrages scolaires au chauvinisme colonial ou à la charité judéo-chrétienne : la destruction, de fond en comble, du vieil édifice officiel. L'enfant, et, par lui, l'homme et la société, refaits à neuf, sur des bases de justice et de liberté.

Nous nous adressons à tous ceux qui sympathisent avec nos idées, pour qu'il nous aident à les réaliser, soit par de sages avis, soit par des documents instructifs, soit par leur argent.

J. DEGALVÈS.

— Adresser les documents à J. Degalvès, au *Libertaire*.

— Les souscriptions sont reçues chez Ardouin, rue de Cléry, 86.

La Rédaction et l'Administration du LIBERTAIRE sont situées à Paris, 10, rue Flocon.

Prière à nos amis, vendeurs et correspondants de cesser tout envoi à Marseille et d'adresser tout ce qui concerne le LIBERTAIRE, à M. l'Administrateur, 10, rue Flocon, Paris.

Prière à nos collaborateurs de n'écrire leurs manuscrits que d'un seul côté de la feuille.

« VIVE L'ARMÉE! »

Les criminels comme vous!
(VAN CASSEL).

Quand « les culottes de peau » ne tuent pas « par ordre », elles tuent par habitude. Tuer pour tuer, tuez toujours.

A ces chacals de caserne, il leur faut toujours des charognes à se foutre sous la dent. « Tirez fort et visez juste » c'est le refrain du régiment.

« Faut de la mort pour la vie » chante paradoxalement notre suave d'Esparbès dans la *Légende de l'Aigle*.

Plus on tuera, mieux ça vaudra!

Nous disons comme vous, mais en retournant le refrain à l'envers sur l'air du « lapin au chasseur « Mais en attendant mieux, les Brid'oisons et les Ramollots nous dégottent bigrement.

Jugez-en. Voyez ce suggestif entrefilet cueilli dans les colonnes du journal viv'armiste *Le Jour*, du 29 juin, sous le titre : *Assez!*

Il y a une dizaine de jours, une centaine de soldats d'un régiment de Tours, après avoir mangé de la viande de conserve, tombaient subitement malades et devaient être transportés, les uns à l'infirmerie, les autres plus gravement atteints, à l'hôpital

La semaine dernière, accident du même genre, et produit par le mêmes causes, à Versailles une *compagnie presque entière* dut s'aliter.

Avant-hier, c'était le tour de Nancy, où une cinquantaine d'hommes du 69e d'infanterie ont été rendus malades, quelques-uns assez sérieusement, par l'absorption de viande de conserve.

Continuons au hasard de la cueillette. Nous lisons dans l'*Aurore* du même jour :

A propos de l'épidémie de dyssenterie et de diarrhée qui sévit au 11e dragons à Tarascon, le général Metzinger, commandant le 15e corps, communique aux journaux les *chiffres rectificatifs* des malades atteints dans chaque escadron : le 1er escadron en a eu 21; le 2e, 13; le 3e, 28; le 4e, 22 et le 5e 14, en tout : 98 malades

Tours, Versailles, Nancy, Tarascon etc., etc.

100 malades à Tours, une compagnie entière à Versailles (150 hommes), une cinquantaine de soldats à Nancy; 98 à Tarascon.

Cristi, on va bien dans la grande famille. Quatre-cents hommes au bas mot sur le flanc en 24 heures, et cela dans quatre localités différentes.

Et notez que l'administration de l'armée communique aux journaux les détails qu'il lui plaît et avec des *chiffres rectificatifs* !

Et les journaux « trouée des Vosges » de s'écrier : qu'on punisse les coupables, qu'on établisse la responsabilité !

Les coupables ?

Mais vous ne vous êtes donc pas regardés ?

C'est vous les responsables, vous, les coupables, vous, punaises de casernes, graines de châlits qui, avec les bouillons de culture du nationalisme, du patriotisme, de l'antisémi- et autres canaillismes, entretenez dans le peuple les microbes de l'épidémie la plus meurtrière : *la militarite aigüe*.

Le remède ?

Qu'on foute le feu à vos casernes, votre drapeau aux chiottes et qu'on vous serre une bonne fois les tripes.

Pour des criminels comme vous, n'y a pas de milieu.

Un Libertaire.

DES MOYENS DE PROPAGANDE

Si nous nous refusons aux tripotages électoraux, si nous ne voulons pas être représentés aux Chambres petites et grandes, si, en un mot, nous nous refusons à être incorporés dans le troupeau des grands guignols, nous prétendons cependant vouloir manifester hautement notre volonté.

Or, si nous n'avons pas les moyens représentatifs et parlementaires qui, on ne peut le nier, feraient une propagande énorme autour de nos théories, nous en avons d'autres aussi efficaces. Et qu'ils seraient suffisants, s'ils étaient employés avec toute le doigté et le bon sens nécessaires.

⁂

Nos réunions publiques sont, chacun le sait, très fréquentes et en revanche peu suivies. Le public est toujours à peu près le même. Les conférenciers, aussi toujours les mêmes, perdent bien souvent leur salive devant ces camarades, toujours les mêmes, et auxquels ils n'apprennent rien. Je sais bien que n'est pas orateur qui veut et que bien souvent celui qui croit l'être ne l'est pas du tout. Mais sans être éloquent, ni posséder la facilité d'élocution on pourrait fort bien, après une préparation un peu sérieuse, sur un sujet quelque peu présenté sous une forme nouvelle, on pourrait fort bien intéresser le public. En général on le rase et on le rase abominablement avec des lieux-communs, des niaiseries débitées bien souvent avec un air doctoral et le public, étranger à nos idées, ne se sent pas du tout, je ne le conçois que trop, disposé à revenir.

J'ai souvent assisté à des meetings. Dans tous j'ai vu des parloteurs s'agiter dans le vide, en traitant ou plutôt en ne traitant pas du tout la question annoncée, causer à tort et à travers, quitter à chaque instant leur sujet, s'égarer dans des à-cotés sans fin, et en fin de compte parler pour ne rien dire, rien, moins que rien! Et aussi se succédaient des moulins à vent, moulant le même grain, mâchant la même farine que le précédent. Ce que je dis est peut être un peu dur. Mais doit-on se cacher la vérité entre camarades et entretenir perpétuellement l'illusion au détriment de la cause?

⁂

Il n'y a cependant pas que le moyen des conférences publiques ou privées. On pourrait employer d'autres moyens pour attirer à nous des adhérents. Nous avons parmi nous des camarades qui n'osent pas se jeter carrément dans l'action parce qu'ils ont une famille à nourrir, une place à conserver, une sorte de « convenance sociale » à ménager.

Que peuvent faire ceux-là?

Beaucoup de besogne et l'accomplir le plus tranquillement du monde. Et puis s'il y avait quelque danger à encourir, il y a des cas où l'anarchiste convaincu, quelle que soit la situation qu'il occupe, ne recule jamais.

Nos journaux ont parlé dernièrement de cette propagande par l'étiquette qui se pratique en Allemagne avec continuité et sans relâche. « Les bancs, les murs, les affiches officielles, les portes, les livres les rampes d'escaliers, etc., sont chaque jour couverts de minuscules étiquettes portant les déclarations de principes, des pensées d'écrivains libertaires, des statistiques, des citations, des informations sur le mouvement, des explications d'actes incompris, dit la gazette de Darkelmen.... » Et il y a, paraît-il, des résultats sérieux. Les pauvres qui hésiteraient à se payer le journal sont forcés de lire les écrits anarchistes. Les bourgeois qui, d'ordinaire, croient très loin d'eux ceux qu'ils appellent les malfaiteurs libertaires, s'aperçoivent que ceux-ci les coloient chaque jour et, d'après la profusion des petits bouts de papier subversifs, s'effrayent, s'exagèrent le nombre des révoltés!

Naturellement ce ne sont pas des groupes connus qui opèrent. Ce sont des camarades qui, après entente préalable, ont réuni quelques fonds et à l'heure où les gens ronflent, font tranquillement leur petite besogne de révolte. Les étiquettes sont polycopiées en noir (les appareils coûtent assez bon marché), ou bien sont imprimées. On les gomme soi-même avant de les découper et il ne reste qu'à les poser aux bons endroits. (La gomme arabique est très tenace lorsqu'on y mêle de l'alun.)

Voilà donc un moyen que les isolés — et les autres — peuvent employer. Le principal est de ne pas s'arrêter au bout de quinze jours. Ce petit travail de propagande demande essentiellement de la continuité dans l'effort. Constituez de petits groupes de camarades sûrs, mais très peu nombreux et distribuez les étiquettes préparées aux copains.

⁂

Bien entendu les étiquettes sont mieux placées sur les portes d'appartement, les livres, les rampes d'escalier que sur les murs où les placards ont leur place toute désignée.

Pourquoi voit-on les placards sur les murs se faire de plus en plus rares? Quel moyen efficace cependant! Nos journaux sont lus de nous seuls. Le placard l'est par tout le monde. Que ne s'en sert-on pour commenter, d'utile façon, certains actes peu compris, ceux d'Émile Henry, de Ravachol, d'Etiévant, par exemple.

Camarades, quand on se mêle de propagande, il n'y a pas à se tourner les pouces, il faut aller jusqu'au bout.

Il doit y avoir dans les bureaux de rédaction de nos journaux beaucoup d'invendus. Choisissons les numéros les plus intéressants et pas trop vieux et placardons-en le plus possible.

Donc, en dehors des conférences presque inutiles telles qu'elles sont comprises à l'heure qu'il est, nous avons trois moyens de propagande effective, grâce au pot à colle : étiquettes, placards, journaux.

Mettons-nous à l'œuvre.

Un groupe est déjà formé qui opérera cette semaine.

Un afficheur clandestin.

Bagnes Hôpitaux

Que, comblant ton malheur à faire des heureux,
Le sort te rende infirme : « Encore un inutile! »
Dit le riche qui passe auprès du miséreux :
Et les larmes sans bruit tombent dans la sébile.
O pauvre, quel amer dégoût doit naître en toi,
Quand tu te sens pressé par la faim, la traîtresse
Par le froid, par le mal, de regagner ce toit
Qu'offrent les vertueux aux frères en détresse.
Car, pour être venu déjà sur le grabat,
Faute d'un doux foyer où d'autres ont leur place,
Soigner les maladies récoltées au combat,
Tu le connais ce toit qui couvre en son audace
Le mensonge bourgeois du mensonge chrétien·
Il te répugne à voir ce clocher où balance,
Au-dessus d'une croix — leur emblème dit bien —
Le lourd glas proclamant la mort dans le silence.
Pourtant, sur le chemin, vers lui tu te trainail·
Ton regard amoureux se fixe à l'horizon [les·
Libre et vaste; pourtan tu vas vers les murailles·
Ah! Tu veux vivre! Il faut donner ta liberté,
Sous la pierre écrasante écraser ta pensée.
Il faut vivre rampant et la tête baissée,
Tel un vieux chien châtré dans sa niche attaché.
De qui, par tolérance, on garnit l'écuelle
Autant qu'il dit merci, qu'il consent à lécher
Du bourreau qui le tient la main vile et cruelle.
Mais voici que la grille, en sa mauvaise humeur,
Grince tel un cercueil entrant dans une tombe.
Et sur toi se referme. Une horrible hécatombe
Se reflèchit au ciel tandis que le jour meurt
Sanglant à l'horizon. Alors, pleins de démence,
Résignés cependant, tes yeux se sont portés
Vers Dieu pour l'implorer; et ce Dieu de clé- [mence.
Qui peut tout à son gré répandre ses bontés
Est demeuré muet. Au moins si l'espérance
Te restait que pour toi combattent les humains!
Hélas, tout est mollesse et tout indifférence.
Ils sont nombreux les cœurs. Mais il manque des [mains.
Tes frères patients supportent le carnage;
On les fusille, on sabre, on dresse l'échafaud :
Il sont là bras ballants comme des sans-courage;
Il n'osent riposter. Et cependant il faut
Que justice se fasse et que s'ouvrent les bagnes;
Que crachent les vaillants aux têtes des bour- [reaux
Si les lâches vers eux n'appellent les montagnes,
Si de honte ils ne vont se cacher sous les eaux,
S'il faut du sang enfin pour colorer leurs faces.
A l'œuvre, compagnons! C'est avoir trop long- [temps
Saoûlé de notre chair les ventres des rapaces.
A l'œuvre, humains; luttons, que vienne notre [temps;
Courage, que le gueux conserve l'espérance
De retrouver sa place en les près enchantés,
Au chaud soleil qui luise aussi pour la souf- [france.
Et dissipe l'orage aux cieux ensanglantés.

G. Rus.

Les causes des révoltes sociales en Sicile

Les Siciliens sont décimés par une misère noire. Leur île est en proie aux vampires terriens, dont la rapacité confine à la rage.

Pendant que les pauvres mangent du fenouil sauvage cuit à l'eau ou avalent de l'herbe sur le seuil des palais afin de faire rougir les riches de leurs festins, leur faire honte de leur exploitation, le roi et la reine d'Italie, deux alphonses de haute marque, *deux vrais fainéants, deux vrais malfaiteurs*, se vautrent aux saturnales les plus diverses en compagnie de leurs ministres. Les gros yeux fixes et stupides d'Humberto s'attachent amoureusement aux femelles qui paradent au Quirinal, et sa femme persiste à se croire la bienaimée de ses bons milanais fauchés par la mitraille et exécutés par la cour martiale.

Et la placide *Etna* n'engloutit pas sous ses torrents de feu, toute la clique royale, seigneuriale et ministérielle, y compris les intrépides députés dits socialistes qui surent si bien lâcher les Italiens en révolte, se battant puérilement avec des jouets d'enfant dans les rues de leurs villages ou dans les artères de leurs villes.

Pauvres Siciliens! Malheureux mangeurs de pâtes alimentaires! *Les hommes d'ordre, les personnes honnêtes, les soutiens sacrés de la société*, en leurs feuilles malpropres et valettiques, vous ont traités de *voleurs*, d'*assassins*, de *lie d'un monde bien organisé*. Ils n'ont pas eu peur, par leurs esclaves, en s'adaptant aux préjugés populaires, spéculant sur l'esprit simpliste des travailleurs, ils n'ont pas craint de vous livrer aux égorgeurs adorés des conseils de guerre ou aux mains brutales des gardes chiourmes.

Si la Sicile s'est si souvent soulevée, si elle a saigné sous le couteau des bouchers militaires, c'est parce que depuis trop longtemps, possédants et gouvernants, en considèrent les habitants comme un troupeau de bœufs mûrs pour l'abattoir.

En Sicile, la propriété n'est pas morcelée. Le contraire ne modifierait rien. L'exploitation de l'homme par l'homme n'en serait pas moins une réalité. Voyez la *France*, par exemple.

M. Gaston Vuillier, dans son livre *La Sicile, impressions du présent et du passé*, écrit ces lignes suggestives :

« Les fiefs seigneuriaux existent toujours dans l'île et ce sont des *latifundia* considérables, d'une superficie de 10,000 à 12,000 hectares, souvent affermés par de riches fermiers ou *gabelloti*. Ceux-ci sous-louent les fiefs en les divisant en petites fermes. Ces sous-locations se font sans contrat écrit et les tenanciers, n'ayant aucun recours légal (la légalité leur ferait une belle jambe), sont à la merci du gabelloto.

« Parbleu! comme en France, où jamais le pot de terre, s'il recourt aux mêmes moyens illusoires, ne rompra le pot de fer ou d'or. A moins de faire appel à la raison, mise au service d'idées réellement émancipatrices.

« Au printemps de chaque année a lieu un tirage au sort des parcelles du terrain cultivable. Rarement le paysan tombe sur un lot voisin de son village : ces lots sont réservés aux favoris de l'intendant. Alors, tous les lundis, il est obligé de faire dix et quelque fois vingt kilomètres pour gagner le lieu de son travail. Il emporte sa nourriture et ne revient à sa maison, où il a laissé sa femme et ses enfants, que le samedi soir.

« Le paysan ne peut jamais satisfaire aux conditions oppressives du fermage. Il doit contribuer aux frais de culture et de semence : mais ces semences, il faut qu'il les emprunte à son *gabelloto*, qui lui fait payer un intérêt de 15 0/0 minimum et exige en outre les 2/3 du produit des récoltes. Il faut joindre à cela les redevances, les corvées et les prestations de tout ordre, et ainsi l'on conçevra la misère du paysan sicilien. De plus, le journalier agricole chôme environ 125 jours par an. Là encore, il trouve comme usurier un *gabelloto* qui lui prête à 50 0/0, quand ce n'est pas à 100 0/0 par mois.

« Le paysan, en général, ne dispose pas du moindre lopin de terre : la cabane qui l'abrite, le sol sur lequel il couche, sont au cultivateur du champ. Ce propriétaire, il ne le connaît pas; il n'a vu et ne verra jamais que son représentant : le gabelloto, âpre au gain et féroce. »

M. Vuillier est un excellent bourgeois que quelques billets de mille dus au travail d'autrui ou l'imprévu d'une loterie ont favorisé. Aussi en a t il profité pour fuir momentanément, à la mauvaise saison, son pays natal et aller contempler les splendeurs géologiques ou artistiques de la Sicile. Il doit à cela quelques observations reproduites plus haut.

M. Vuillier, nous en sommes sûrs, ne va pas au-delà d'une vaine sensiblerie. Oui, les Siciliens sont dignes d'un meilleur sort, laisse-t-il entendre. Ils appartiennent à une race brillante et vigoureuse, *mais leurs riches sont trop riches*! Il faudrait changer un peu ça sous peine de grands maux, car les Siciliens ont la tête près du bonnet et les socialistes les travaillent rudement. Leurs associations de travailleurs comptent des milliers d'adhérents. Etant donnés leur haine de l'Etat et leur main prompte, la royauté court de grands dangers.

Et pourtant le peuple de Sicile serait si facile à gouverner, car il est encore fortement saturé de préjugés religieux. Qu'on lui donne du travail et il ne pensera plus à se révolter!

Dans la ville de Chiarmonte, de la province de Syracuse, ville de 10,000 habitants, on a vendu aux enchères l'avoir de 129 débiteurs du fisc.

Or, sur ces 129 exécutés, 7 devaient moins de 10 francs, 58 moins de 20 francs, 13 moins de 30 francs et 11 moins de 40 francs.

M. Vuillier est trop peu politicien pour inventer. Ces chiffres sont bien l'expression de la vérité. S'il était ministre, il serait obligé de mentir; mais comme il voyage pour son plaisir, pour meubler son esprit et intéresser un modeste cercle d'amis, il raconte purement et simplement ce qu'il a vu.

Faisons-en notre profit.

Des paysans siciliens sont sans travail, sans production, sans débouchés. Le territoire est tout entier dans les mains de quelques notables qui vivent paresseusement de la misère populaire.

Mais, M. Vuillier, n'en est-il pas ainsi en Italie, en France, en Allemagne, dans tout le vieux et même le nouveau monde?

Une affamée *paternitaine*, interrogée par notre touriste, lui a dit d'une voix presque mourante :

« *Ho fame!* » « J'ai faim! »

Tel est le cri du peuple sicilien. L'Europe s'y retrouve.

ANTOINE ANTIGNAC.

L'AGITATION

AMIENS

Le mouvement ascendant de l'anarchie à Amiens.

Pour ceux qui croient qu'il y a stagnation dans le mouvement anarchiste; pour ceux qui ont la prétention de croire que la révolution arrivera sans l'anarchisme; pour ceux qui sont réfractaires à la peine et ne veulent faire aucun sacrifice personnel en se basant sur le « laisser-faire des autres ». Pour ceux-là, dis-je, la nécessité s'impose de leur mettre sous les yeux les efforts combinés de certains camarades depuis bientôt dix-huit années. Aussitôt que perça la philosophie libertaire.

Amiens, fut une des villes où l'anarchie rencontra quelques adeptes, très peu nombreux, mais décidés à s'en faire les apôtres désintéressés et résolus.

A l'époque du congrès de Marseille, notre ville n'avait en son sein que quelques socialistes osant à peine se dire révolutionnaires qui, en généralité, n'étaient que des ambitieux partisans du suffrage universel.

C'est ce que nous avons vu plus tard.

La grande majorité de ces bonshommes sont passés aujourd'hui au camp bourgeois, à cette affirmation je n'ai à craindre aucun démenti. Le peu de socialistes qui nous restent sont des nouveaux venus à qui la curée socialiste fit perdre toute idée de justice, de liberté et d'égalité; les autres sont devenus anarchistes ou se disent tels.

Avant la naissance des groupes anarchistes, dans le milieu socialiste, des questions personnelles s'agitèrent et je vis, triste spectacle! des critiques non pas sur le principe du socialisme, mais bien sur Pierre ou Paul. De façon à exciter des ambitions personnelles, à pouvoir par la suite accaparer une timbale électorale. Comme vous voyez, on s'y prenait à l'avance, c'est à partir de ce moment psychologique que quelques uns se retirèrent de ce milieu déjà pourri avant d'être au pouvoir pour reformer un groupe indépendant qui prit le titre : « Avant-garde révolutionnaire ». Ne voulant pas rester inactif, ce groupe quoiqu'un peu hétérogène rechercha partout des éléments. A ce moment les groupes des Ve et XIIIe arrondissements, « La Panthère des Batignolles » et d'autres dont la dénomination m'échappait venaient de naître à Paris, recherchant de leur cité à faire pénétrer leur idéal nouveau en province. Nos ramifications

RETRO LIBS

s'élargissant en échangeant notre idéal en commun, « L'Avant-Garde révolutionnaire » se déclara bientôt anarchiste.

Il n'en reste plus des tas de cette époque, puisqu'on était peu nombreux, et, malgré les quelques défections de la première heure le mouvement ne s'est pas ralenti Beaucoup avaient pu croire dans un moment d'engouement que la révolution sociale était proche et que bientôt l'hallali anarchiste allait retentir aux deux extrémités du globe.

Après avoir eu l'intuition que ce n'était pas l'œuvre de quelques jours, mais bien de quelques générations, ils se lassèrent n'ayant pas la foi, c'est-à-dire la conviction de l'idée humanitaire.

Est-ce que la propagande supporta les conséquences de ces défections ? Pas du tout. Ceux qui restèrent redoublèrent de ténacité et arrivèrent en quelques années à faire naître les discussions les plus vives sur les idées anarchistes.

Plusieurs personnalités politiques amiénoises eurent à compter avec ces éléments nouveaux qui devaient un jour le balayer de la scène politique de la cité picarde.

Bien des années, nous restâmes à Amiens (un demi quarteron) mais à force de persévérance nous arrivâmes à faire écouter nos démonstrations anarchiques du public qui avait toujours été réfractaire à notre idéal libertaire. Pour que nos lecteurs et amis comprennent combien était déjà grande la percée de la propagande anarchiste, qu'ils sachent qu'à cette époque la police faisait déjà de ses exploits et qu'avec le concours de la presse locale elle était parvenue à faire perdre, à quelques-uns de nos camarades, leur travail, se trouvant dans l'obligation de disparaître de la localité pendant un certain laps de temps; mais la lutte n'était que remise à plus tard, pour reprendre avec plus de vigueur. Ce qui est différé n'est pas perdu.

On arriva à forcer la plume des journalistes bourgeois.

Malgré le défi porté par un des leurs qui est mort depuis, à Douai, dans un accès de folie alcoolique, j'ai nommé Francis-François, rédacteur en chef, à l'époque, au *Progrès de la Somme*, qui disait en substance dans un article de tête en parlant de l'anarchie :

« L'arme la mieux trempée contre ces doctrines malsaines est le silence. »

Ce monsieur avait compté sans les anarchistes qui arrivèrent à faire mentir ce plumitif à lui-même en le forçant a ne tenir aucun compte de son propre défi pour conserver sa clientèle (lisez agence commerciale). Nos réunions se multipliant, la presse locale fut obligée de faire dans ses colonnes quelques critiques sur nos théories et nos personnalités. C'est ce que nous demandions. Alors nous allions pouvoir élargir nos réunions et les faire en grand.

Nous tenions donc la bride. Il s'agissait alors de ne pas laisser échapper une si belle occasion et de tenir continuellement le public au courant de nos idées, soit par des brochures, des journaux et par des conférences publiques, c'est ce que nous fîmes; ceci nous facilita de connaître des travailleurs soucieux de relever leur situation misérable et nous favorisèrent à élargir nos moyens de lutte en trouvant de l'appoint et le nerf nécessaire.

(*A suivre*). G. Lugien.

ANGERS

L'élection de dimanche, 19 juin, pour asseoir trois conseillers municipaux sur les chaises percées municipales a montré qu'on a soupé de la petite comme de la grande politique.

Les écrivaillons de la presse locale se fâchent rouges comme écrevisses du grand nombre d'abstentions. Quelle influence, disent-ils, peut avoir l'élu avec un si petit nombre de voix à l'élection ? En effet, *un sixième* seulement des électeurs inscrits a voté dimanche pour nommer les trois conseillers complémentaires du Conseil. Et c'est par 300 voix à peine qu'ils ont obtenu *leur consécration* dans trois circonscriptions de la ville !

Avec ça, vous pouvez raconter vos balivernes, messieurs de l'Hôtel de Ville; le populo reste froid devant vos pantalonnades. Que vous êtes malades, MM. les Bourgeois et voilà l'agonie.

Quant aux anarchistes, ils se réjouissent de votre crevaison pour la grande vie des autres, de tous les autres.

Pierre André.

BORDEAUX

Grande réunion patriotarde. — M. Georges Berry, le député *muid*, car il est gros et large comme une tonne, est venu faire en notre ville, dans la grande salle de l'Athénée, rue des Trois-Conils, une conférence peu sensationnelle sur la *médaille commémorative de* 1870-1871, sous la présidence, apprenaient les affiches tricolores apposées sur les murs de Bordeaux, de M. Cousteau, maire, et avec le concours de MM. Charles Bernard et Albert Chichê, députés girondins.

Jadis, M. Cousteau, lorsqu'il appartenait au Parti Ouvrier, parlait avec enthousiasme du drapeau rouge. Aujourd'hui il pense de même, mais l'exercice du pouvoir municipal le contraint à des concessions. Il n'en pince plus que pour le drapeau aux trois couleurs, étendard de la France embourgeoisée et corrompue par la politique.

M. Georges Berry est réactionnaire, ce nous semble. En se livrant à l'exaltation du sentiment patriotique, il est logique : mais M. Cousteau, qui a quelque peu étudié les questions sociales, erre en s'abritant, par tactique électorale, sous les trois couleurs. Aurait il cessé d'être internationaliste ? Les socialistes politiciens rejettent facilement les idées qui les gêneraient dans leur ascension au pouvoir.

Georges Berry suant comme un bœuf, se démenant comme un orateur parisien, aspirant à épater un auditoire nouveau, apoplectique à deux doigts d'un coup de sang, a usé et même abusé de la guitare patriotique. Les mots *drapeau, honneur militaire, furie française, glorieux revers, infâmes Prussiens, notre héroïque état major*, la *revanche future* se livraient à une indescriptible sarabande en son élucubration des plus nauséabondes. Les membres des sociétés de gymnastique qui avaient lâché un moment leurs clairons et leurs tambours pleuraient de joie. Leur bonheur était sans bornes. Pour les calmer, nous avons fait pleuvoir dans la salle un certain nombre d'exemplaires du *Libertaire*.

M. Georges Berry a promis aux anciens combattants de 1870-1871 de faire le possible pour que la médaille commémorative de l'année terrible ornât leur boutonnière sans tarder.

Ce député, étant donnée la graisse qui l'a envahi, a plus d'appétit que d'éloquence et surtout d'idées. Le pauvre homme eût sagement agi en restant à Paris, car ses incitations au *meurtre patriotique* ont dégoûté les rares citoyens de cœur et de raison saine qui s'étaient fourvoyés à la conférence que les amis de M. Berry avaient organisée à l'Athénée.

G. Berry est le déséquilibré qui a dit :

« Que Dreyfus soit innocent ou coupable, il doit rester au bagne ».

Par cela jugez du reste. *Nous qui ne sommes ni catholiques, ni juifs, ni protestants, ni boudhistes, ni partisans du confucianisme, mais des penseurs libres, des matérialistes*, nous dénions à tout Berry le droit de juger autrui.

Le libre-arbitre n'est pas une réalité, tous les humains sont déterminés. Par conséquent toute juridiction est un non-sens et une barbarie.

Le camarade Henri Dhorr, dont les trois conférences l'hiver dernier furent goûtées, faisait mercredi dernier 22 juin, à la salle Saint-Paul, une conférence sur le sujet suivant : *Ce que veulent les anarchistes*.

Ce sujet a été traité avec clarté et force. L'orateur dont l'ardeur est louable et féconde a démontré qu'un monde basé sur l'autorité, la subordination, reposant sur le capital, la propriété individuelle est un monde engendrant inéluctablement vols et crimes, bassesse et incohérence, hypocrisie et corruption, turpitudes aussi bien au sommet de l'échelle sociale que dans le prolétariat. Il a cimenté son analyse de faits les plus simples et les plus constants.

L'autorité est un arbre caduc et mortel sous lequel l'humanité a été habituée à s'abriter pour son grand malheur, l'ombre en étant malfaisante. Tant que ce mancenillier subsistera, les hommes seront empoisonnés, socialement parlant.

Pour échapper au virus capitaliste, il leur faut revenir à la liberté. Et développant sa comparaison, Dhorr concluait ainsi :

« Au contraire de l'autorité, la liberté est un arbre toujours renaissant, aux feuilles sans cesse vivaces et reposantes; à son ombre l'humanité tout entière pourra vivre en toute quiétude et aimer. »

Le conférencier a prouvé également l'excellence et la matérialisation des idées communistes-anarchistes et que pas n'est besoin de rêver une humanité d'anges pour transformer efficacement le milieu social actuel si nuisible aux pauvres.

Ni anges ni démons, des hommes meilleurs, plus intelligents, ayant réfléchi davantage, s'étant modifiés dans le sens de la liberté, prenant conscience d'eux-mêmes, s'étant éveillés à la solidarité et à l'amour d'autrui.

Ces pensées là, communes à tous les anarchistes, se dégageaient de sa conférence.

Plusieurs contradicteurs ont soulevé des objections dont on aurait eu tort de se gausser, car après tout et malheureusement toutes les personnes ne sont pas anarchistes.

Chacun parle comme il sait, pose des questions comme il peut, procède suivant l'instruction reçue et l'éducation donnée.

La somme de 7 fr. 50 destinée aux détenus politiques a été recueillie à l'issue de la conférence.

Cette somme a été envoyée aux camarades moisissant au fort du Hâ.

Perquisitions, arrestations et fait personnel. — Les magistrats bordelais détiennent décidément le record de l'activité.

Cinq anarchistes de notre ville ont été l'objet de la bienveillance des policiers. Jeudi dernier, au grand émoi des habitants, des mouchards ont fait irruption, tels des barbares déchaînés, en leur demeure avec la grâce qui les caractérise. Tout a été mis sans dessus dessous. Trois des perquisitionnés ont été mis en état d'arrestation et livrés à la douceur de M. le gardien-chef du fort du Hâ.

Si l'on en croit *La France*, *La Petite Gironde et le Nouvelliste*, les roussins ont trouvé chez ces *malfaiteurs* des chèques en veux-tu en voilà, des billets de mille même en la table de nuit et pas mal de misère. Néanmoins on les a écroués. Les bourgeois et les socialistes sont bien contents.

Jugez donc ! des anarchistes qualifiés de cambrioleurs sans que personne puisse le prouver et déjà condamnés sans songer à les entendre.

Nos bons journaux croient déjà à leur culpabilité ! Témoins leurs comptes rendus avec des titres très engageants : *Cambrioleurs anarchistes*.

Quand nous allons prier les secrétaires de rédaction d'insérer des annonces de conférences, ils se gardent bien de les mettre en première ou seconde page, oh non ! Pourceaux du journalisme !

— Nous avons eu aussi pour la cinquième fois les honneurs d'une agréable perquisition. Au cours d'icelle le commissaire du Bouscat a cru devoir, parlant à notre mère, nous *débiner sans verve*. Nous n'étions pas chez nous. Autrement, monsieur le représentant de l'autorité eût été convié à rester en son rôle et à n'avoir pas d'esprit à nos dépens.

Nous est avis qu'un commissaire de police a toujours la plaisanterie un peu lourde.

Le principe d'autorité au point de vue intellectuel ne favorise guère ses défenseurs.

Perquisitionnez ! Perquisitionnez ! messeigneurs, puisque vous n'avez rien à faire.

Si cela vous amuse...

Antoine Antignac.

IVRY-sur-SEINE

Municipalité socialiste. — Après avoir commis bévues sur bévues, augmenté les impôts d'octroi qu'elle devait supprimer, créé en fonctionnarisme inutile, après avoir trahi son programme qu'elle savait pertinemment ne pas pouvoir tenir, la clique du palais municipal ne pouvait se maintenir au pouvoir que par une quasi-dictature. C'est fait.

Battus aux élections partielles de janvier, battus aux élections législatives, nos édiles ont déclaré qu'ils conserveront quand même le pouvoir. Le triumvirat Roussel-Gohier-Pédron continuera donc de gouverner notre ville qui ne veut pas d'eux. Et ce sont pourtant ces individus qui ont plein la bouche du respect qu'on doit au suffrage universel.

Allons donc, farceurs, vous montrez trop le bout de l'oreille. Et vous devez être presque de notre avis, je parie que ce qu'il y a de plus bête qu'un votard, c'est deux votards. Foutez-vous donc d'eux, Jean Foutres, vous avez bien raison.

Les abus. — Quelques hospitalisés de Bicêtre ayant introduit et lu *Libertaire* se sont vus menacer d'expulsion immédiate par le directeur de cette geôle. C'est qu'il doit y avoir dans cette usine beaucoup de linge sale à cacher, beaucoup de choses à dire. Nous allons voir un peu.

Georges Paul.

JONZAC

Saletés de mouchards. — Depuis que la propagande abstentionniste fait du progrès dans notre ville, il n'est pas de saletés que les ignobles bourgeois n'essaient de remuer pour déconsidérer les propagandistes de l'idée libertaire.

Tous les écrivaillons de la *Petite Gironde*, tous les Judets de la *France de Bordeaux* s'efforcent de faire accepter le nom d'anarchiste comme synonyme de fainéant, de rien qui vaille. Leur rage et leur dépit s'accroissent en voyant quelques camarades réussir à faire des partisans par le simple exposé et surtout la mise en pratique de nos théories.

Les roquets de la bourgeoisie s'en donnent à cœur joie et les mouchards-aboyeurs — dont un contre-maître — ne tarissent pas d'insinuations saugrenues à l'égard de tout lecteur des journaux libertaires, et particulièrement contre un camarade bien connu de notre ville.

Un de ces aboyeurs qui *marche* contre galette pour les bourgeois qui n'osent pas marcher, ne cherche qu'occasion de querelle aux camarades. Et il est dit qu'il tombera un de ces jours sur la note à payer.

Figurez vous que cet individu, pris de boisson, s'est présenté l'autre jour chez le copain en question en le traitant d'imbécile. Riposte du copain qui le traite de mouchard. « Je m'en fais honneur, répond le bonhomme, et j'en connais qui, au chantier, ne tarderons pas à sauter. » Cela dit, le mouchard s'esquiva en esquissant de grands gestes de menaces... à vingt mètres dans la rue. Depuis, le copain a souvent rencontré ledit crâneur qui a fait semblant de ne pas le voir et court encore. Aussi fainéants que lâches, lorsque ces aboyeurs trouvent à qui répondre, leurs fanfaronna les tombent subitement. Et dire, camarades, qu'ils sont presque tous du même acabit lorsqu'ils se trouvent en face d'hommes capables de leur serrer les tripes.

Si le... château de la Dixmeri n'a que des défenseurs de ce calibre, je ne le vois pas bien d'aplomb.

Un conseil aux ventrus et à leurs larbins : l'anarchiste n'est pas méchant, mais quand on l'attaque, il se défend.

Durobin.

MARSEILLE

A l'usine Fournier. — « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'il te fut fait » est une vérité que le chrétien exploiteur Fournier, fabricant de bougies, veut inculquer à son profit dans le cerveau de ses esclaves. Mais lui-même se garde bien d'appliquer la maxime à l'égard d'autrui. Tout comme le pape, il dit : « Faites ce que je vous dis, mais ne faites pas ce que je fais. »

Le fait suivant édifiera les camarades sur cet apôtre de charité.

Après l'esquintement des heures passées à gaver le *maître*, quelques ouvriers étant entrés se reposer dans une cantine (nouvelle manière de mettre la main sur le salaire), se mirent à jouer aux cartes. C'était leur droit. Tout à coup, une voix trop connue, hélas ! celle du garde-chiourme qui est l'interprète des volontés dominicales, vint troubler l'harmonie qui régnait entre eux. Ah ! si au lieu de se distraire, nos malheureux frères avaient été en train de s'abrutir en récitant quelque *mea culpa* qui les eût empêchés de penser aux causes de leurs souffrances, nul doute qu'ils n'eussent reçu des félicitations. Mais en l'occurrence ce furent des menaces de renvoi qui leur échurent. Comment, oser jouer aux cartes pendant que M. Fournier joue aux échecs avec quelque jeune fille qu'il a séduite, n'est-ce pas horrible ? O doux Jésus ! Quelle faute ! Cependant tout se paie en ce monde, même les fautes les plus graves, nous disent les curés. Aussi la colère de l'archange fut-elle considérablement amoindrie lorsque penauds, confus, les pauvres bougres eurent consenti, malgré eux, à être volés pendant une semaine de la somme de 0 fr. 25 sur leur salaire journalier de 2 fr. 50.

Et voilà comment s'opère la conciliation du travail et du capital, tant prêché par le socialisme chrétien ou maçon. Et voilà comment les catholiques montrent qu'ils sont moins *juifs* que les israélites. Pauvre peuple, quand cesseras-tu de te laisser ainsi conduire en laisse et te décideras-tu enfin à envoyer aux cinq cents diables tous les bons dieux et les mauvais maîtres ?

Militarisme. — Le 23 juin, le sergent-fourrier Paul R., âgé de 21 ans, engagé volontaire au 141e de ligne, s'est suicidé à la caserne St-Charles, en se tirant un coup de fusil. Mort instantanée.

Les quotidiens disent que c'est à la suite de chagrins de famille, qu'il a mis fin à sa vie. Mensonge.

C'était pour cet engagé volontaire le dégoût de la vie militaire et les misères que son capitaine lui faisait subir qui l'ont réduit à mettre fin à ses jours.

Mères, faites donc des enfants pour que le monstre Patrie vous les dévore.

Patriotards, criez : vive l'Armée !

Amis de la « grande famille » voyez-en les fruits ! Tas de crapules.

Cérémonie patriotique. — Il faut croire que le nommé Dieu ne respecte plus rien. Après le Bazar de la Charité, après les défaites à Cuba de l'armée Isabelle la catholique, après l'écroulement des maisons de Biot un jour de communion, voilà qu'il fait encore des siennes à Marseille dans une cérémonie patriotique.

C'était pour la remise du drapeau du régiment d'Algérie. Le ciel avait ouvert ses écluses (si au moins cette eau avait pu laver tous les plis de ce chiffon à l'ombre duquel tant de meurtres, d'assassinats et de vols, se commettent !)

Mais hélas ! point. Les tâches de toutes ces loques, de tous ces pavillons du crime sont indélébiles, et ce ne sera pas l'eau de pluie qui pourra les faire disparaître.

Cette cérémonie a donné l'occasion à tous les amis du massacre de faire leur apologie. Voici un extrait du discours de Metzinger :

« Honneur à toi (pourquoi le tutoyer), Drapeau, qui, de Maroway à Tananarive, a toujours été au premier rang, qui a jalonné droit et fier, la voie du devoir (devoir d'assassin !)... »

Les hommes ne sont rien, le drapeau est tout.

« Le pur et absolu dévouement des vaillants soldats qui t'ont donné la vie (drôle d'organisme), a mis autour de tes couleurs une précieuse auréole et ravivé la *foi*, dans la *sainteté* de la mission, t'a rendu à tout jamais *sacré*. »

Comme auréole, c'est pas ordinaire, une soixantaine de mille morts de la fièvre ou de la dyssenterie. La colique sur un paillasson d'hôpital !

Et toujours cette alliance du sabre et du goupillon.

. . . . . .

Très peu ou presque pas d'applaudissements le long du parcours. Quelques cris de : « Vive l'Armée ! » poussés par de jeunes avortons en rupture de service militaire et en admiration d'Esterhazy père et fils !

V. Rapalle.

St-CHAMOND

Association de malfaiteurs patronaux. — Le nommé Oriol, bouffe-galette du patelin a formé une association de fabricants de lacets ayant pour but, dit-il, de subvenir à la détresse des malheureux ouvriers « qui font l'orgueil de St-Chamond » et pour pouvoir « lutter contre la concurrence allemande ». Voilà un patriote bien à la mode, car ledit Oriol a une partie de ses usines en Espagne où il trouve des ouvriers à 0 fr. 50 par jour. Le véritable but de l'association, nul n'en ignore, est l'accaparement du commerce de lacets, l'étranglement des petits fabricants et la faillite des travailleurs du petit commerce.

Quand donc les petits comprendront-ils qu'ils ne sont petits que parce qu'ils portent les grands sur les épaules, qu'ils sont maigres parceque d'autres sont gras, qu'ils sont faibles parceque d'autres leur ont ravi leurs forces apparentes ? Quand donc comprendront-ils aussi que le commerce, source d'exploitation, de mensonge et de vol, doit disparaître et entraîner dans son engloutissement les grands mercenaires, genre Oriol, exploiteur de la pauvreté et spéculateur de la misère.

A quand le grand coup de balai des voleurs par les volés ?

René Ferrand.

COMMUNICATIONS

Paris.

Mardi, au café, 69, rue Blanche, causerie par Labrosse sur *la Perfectibilité indéfinie de l'homme*.

Banlieue.

St-Denis. — Les *Egaux*. Réunion tous les jeudis soir à l'endroit convenu et les samedis soir au local de la Verrerie ouvrière, chez Ollivier, rue du Port.

St-Ouen. — Grand meeting public au préau des écoles de la mairie de St-Ouen.

Sujet : les élections.

Orateurs inscrits : Brunet, Roger, Tortelier, Prost, Broussouloux.

Province.

Cavaillon. — Grande fête familiale organisée par les groupes libertaires de Cavaillon et de Taillades, le dimanche 10 juillet, à 8 h. 1/2 du matin.

Conjonction des deux groupes au lieu dit « Le Cabédan », chez le camarade Ravoire. Départ des deux groupes à 9 heures précises, à destination du vallon de Régalon.

A midi, repas familial, suivi de chants et poésies. Causerie par plusieurs camarades; divertissements champêtres.

Une quête sera faite au profit du *Libertaire*. Entrée libre.

A Cavaillon, le groupe libertaire « La Fraternelle » se réunit tous les jeudis et dimanches au café de l'Orient.

A Taillades, le groupe libertaire « Les Amis réunis » se réunit tous les dimanches au café Béridon.

Lyon. — Vendredi 1er juillet, salle Laroche, rue de l'Arquebuse, à 8 h. 1/2, grande réunion publique sur le nationalisme et l'antisémitisme. La contradiction nous est promise acharnée. Dimanche, au châlet Russe, grande fête familiale.

Marseille — Samedi, 9 juillet, à 9 h. du soir, dans la salle du bar de l'Alhambra, place Sadi-Carnot. Grande soirée familiale donnée au bénéfice de la solidarité et du *Libertaire*. — 1° Causerie par un camarade; 2° Concert; 3° bal — Entrée : 0 fr. 50.

Reims. — Tous les lecteurs des journaux libertaires ainsi que les camarades sont priés de se réunir à la buvette du lavoir, rue du Mont-d'Arène, le samedi 18 juin. — Réorganisation d'une propagande nouvelle. Urgence.

Extérieur.

Chicago (31 mai 1898). — Les Groupes combinés de l'Association internationale des travailleurs ont ouvert un club et une salle de lecture dans cette ville à 642 S. Ashland Avenue.

La salle de lecture est ouverte pour chacun à une heure fixée. Toute la littérature révolutionnaire sera représentée et spécialement tous les journaux défendant notre cause. Les groupes ont décidé dans un meeting régulier de communiquer avec toutes les feuilles connues pour leur demander un abonnement d'un an gratis afin de l'employer à la salle de lecture susdite et ont décidé, en outre, qu'il y aura, outre la salle de lecture, un local où les camarades étrangers visitant la ville peuvent recevoir les informations les intéressant.

PETITE POSTE

H. à Angers; N. à Toulouse; C. à Marseille; I. à Roubaix; S. P. à Bordeaux; F. à St-Denis; P. à Londres; G. à Jonzac; B. au Mans; G. à Mâcon; Ch. à Marseille; B. au Chambon; D. à Ganges; C. à Fives; B. à St-Louis; M. à Troyes; M. à Bruxelles; M. à Verviers; D. à Rennes; C. à Dijon; G. à Bordeaux; C. à Genève; M. à Bruxelles; F. à Lauzanne; H. à Vienne; C. à Reims; V. à Nîmes; P. A. à Angers; H. à Alais; M. à Avignon; E. à Alleins;

Reçu timbres et mandats.

PETITE CORRESPONDANCE

Beauvais. — Le camarade qui nous a écrit n'a qu'à dire à la bibliothécaire de la gare de réclamer davantage d'exemplaires à la maison Hachette.

Le camarade Matéoda est à Paris, il demande avec qui correspondre à Nice. Le bonjour aux amis.

J. Rue. — *Espagne*, de Georges Lecomte, est en vente chez Fasquelle.

Chambertaud. — Envoie-nous des faits

C. Barrême. — Il a dû y avoir erreur.

Gaëtan Picard. — C'est un *esthète* qui a fait la boulette.

Le LIBERTAIRE transmettra dorénavant directement aux intéressés les sommes qu'il recevra pour les détenus.

L'imprimeur-gérant :
Louis Matha, 10, rue Flocon, Paris.